

Introduction

À l'heure actuelle, et particulièrement en France, le sens commun n'associe que rarement christianisme et philosophie.

La séparation des pouvoirs religieux et séculaire, les progrès de la science, la laïcisation des mœurs et les difficultés d'adaptation des Églises à ces changements ont permis au citoyen du quotidien de déléguer, pour caricaturer, les rôles de l'intellectuel au laïc, et de gardien de la tradition au chrétien. Cette nouvelle répartition des fonctions symboliques dans l'imaginaire des Français d'aujourd'hui peut être aisément constatée sur le terrain très concret des médias. Lorsque l'on invite des représentants chrétiens dans le débat public, et particulièrement aux émissions télévisées ou radiophoniques, il s'agit le plus souvent d'hommes d'Église, généralement catholiques, qui expriment de façon circonscrite le point de vue des institutions ecclésiastiques sur tel ou tel sujet sociétal au programme. Il est vrai que ces médias n'ont jamais été les canaux privilégiés des grands débats philosophiques, mais l'on remarque également qu'à l'école, rares sont les intellectuels chrétiens étudiés, à moins qu'ils n'appartiennent à un lointain passé. Il semblerait que la laïcité (chère aux protestants), qui avait pour apanage de permettre le dialogue entre les sensibilités spirituelles de tous horizons, se soit retournée contre elle-même, requérant auprès des seuls acteurs visibles du monde des idées

un certificat d'athéisme ou, à tout le moins, d'agnosticisme, s'ils tiennent à entrer en scène.

Et pourtant, christianisme et philosophie sont liés depuis l'Antiquité.

On croit à tort que la foi chrétienne s'accompagne nécessairement d'une religion, que cette religion s'accompagne nécessairement d'un dogme figé, que ce dogme figé est nécessairement étranger à la réflexion.

Tout d'abord, la philosophie grecque antique, pilier de la philosophie occidentale, a pu être influencée par le christianisme. Pour Sébastien Morlet, spécialiste de la question, une influence réciproque a pu exister. Elle est manifestée notamment par la naissance de la pratique de l'exégèse chez les chrétiens, et peut-être par la réaction au christianisme chez les païens, qu'il s'agisse, comme le souligne Morlet, de rapprochement ou de mise à distance des croyances chrétiennes. C'est avec la conversion des penseurs grecs de l'École d'Alexandrie, comptant parmi ses meneurs de file, Clément d'Alexandrie, Origène et Lucien d'Antioche, que naît véritablement la philosophie chrétienne, dès lors inqualifiable de grecque ou d'antique.

Les premiers temps du christianisme furent difficiles, et l'on vit alors deux démarches philosophiques émerger, motivées essentiellement par la pression du monde païen : d'une part la théologie, qui vise à approfondir la foi, la formuler, voire la formaliser. D'autre part, l'apologétique, qui permettait de polémiquer avec les penseurs païens, de défendre sa foi. L'émergence de la philosophie chrétienne de l'Église primitive indique deux choses : premièrement, que le christianisme n'est pas une philosophie, et ceci est important à souligner à l'heure de la prolifération des demi-spiritualités de consommation. On peut donc parler de philosophie chrétienne, mais pas de christianisme philosophique, la philosophie se trouvant à l'extérieur du domaine de la foi, et étant historiquement postérieure

à son apparition. Secondement, son émergence indique que le christianisme est capable de produire de la philosophie, ce qui signifie que l'adhésion à la foi chrétienne n'oblitére ni le jugement, ni le recul critique.

On axe souvent l'acte pluriel de réflexion sur l'érection d'un raisonnement. Et curieusement l'attribution de la rationalité à la pensée laïque contemporaine est une erreur courante de nos jours, alors que la logique et la preuve étaient déjà au centre des préoccupations des premiers chrétiens. Ainsi la Première Épître de Pierre (3, 15) nous dit *Soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte*. Au XI^e siècle déjà, Anselme de Cantorbéry, moine bénédictin d'Aoste avance l'argument ontologique, en distinguant l'existence de Dieu, de l'intelligence que nous en avons. Plus tard, à la fin du XIII^e siècle, Guillaume d'Ockham, moine franciscain, construit sa philosophie logique qui sera au fondement de la science moderne.

Nous avons dit que le christianisme, et donc le protestantisme, n'était pas une philosophie. Néanmoins, on peut retrouver chez les croyants protestants un corpus de valeurs, d'attitudes que l'on peut qualifier de philosophiques, au sens où elles ne sont pas exclusives au christianisme, mais sont prônées, au moins formellement par d'autres religions voire d'autres doctrines. Quelles sont ces valeurs philosophiques, courantes chez les protestants ?

Glenn Smith, dans son travail sur l'école, en a identifiées un certain nombre, qu'il a mises en relation avec différents piliers de la foi. Typiquement, la responsabilité individuelle, l'examen critique, l'émancipation ou l'ouverture culturelle émaneraient du principe de souveraineté de la parole de Dieu (*Solas Scripturas*). De fait, ce principe évince les autorités institutionnelles, ainsi que la notion d'interprétation officielle. De même, la liberté

de conscience, l'égalité entre les hommes, la confiance à l'égard des hommes, et l'altruisme procéderaient du principe de justification par la foi seule (*Sola Gratia*) disqualifiant la recherche du salut par les bonnes œuvres pour mettre l'accent sur les relations au prochain, et la chance donnée à tous de recevoir la grâce. Enfin, le droit à la contestation personnelle, la collégialité, l'aversion pour le dogmatisme auraient pour origine le sacerdoce universel, que dote chaque croyant de l'autorité du Christ. Cette « philosophie » au sens de valeurs philosophiques, s'étend à d'autres sphères de la vie du croyant.

Valeur culminante de la société occidentale actuelle, la gestion des ressources financières et patrimoniales résulte dans le cas des protestants d'une configuration philosophique et spirituelle particulière. Le rapport à l'argent est un sujet épineux chez les protestants et on a souvent identifié à tort l'attitude du puritanisme envers l'argent à celle du monde protestant en général. De fait, différentes relations à l'argent existent et perdurent.

Les Calvinistes, par exemple, sont attentifs à ne pas s'incliner devant « Mammon », qui désigne dans le Nouveau Testament la personnification de la richesse matérielle. Cependant, l'argent ou même la richesse en soi ne sont pas dénoncés comme néfastes. Michel Johner, dans son article *La liberté et l'argent : Calvinisme et économie* explique comment la critique calviniste de la richesse thésaurisante, par essence dormante et oisive de la noblesse, a favorisé la dynamique de l'enrichissement et du réinvestissement consécutif, plus typique de la bourgeoisie. De nombreux travaux ont été effectués sur ce thème, relevant souvent la disparité entre les « protestants conservateurs » et les autres. Dans un article de 2007, Lisa Keister montre que les conservateurs ont tendance à percevoir les richesses comme la propriété de Dieu, et les gens comme les gestionnaires de ces richesses. Ainsi,

l'utilisation de ces richesses s'inscrit dans le soutien de la parole de Dieu et leur acquisition ne vise jamais l'accumulation excessive.

Tourné vers la théologie et la prédication, soucieux de l'échange intellectuel, ouvert aux non-chrétiens, et porteur de valeurs philosophiques universelles, le protestantisme est-il, pour philosopher, le christianisme de la modernité ?

Lorsque l'on observe la moyenne d'âge au sein des Églises évangéliques, ces splendides *megachurchs* tout en louanges, où d'innombrables jeunes viennent communier, on ne peut s'empêcher de penser, que oui, le protestantisme est indubitablement le mouvement chrétien le plus adapté à l'ère contemporaine. Le protestantisme a surgi, de fait, après des siècles de prospérité catholique, et s'est développé à l'appui d'une réflexion théologique (donc philosophique) importante. Malgré ses traits ancrés dans la modernité, comme nous le verrons, le protestantisme apparaît en fait plutôt comme un retour prudent aux sources du christianisme. On pourrait dire que le protestantisme permet le dialogue philosophique avec la modernité, sans pour autant être le christianisme de la modernité, au sens ablatif de la particule, c'est-à-dire qu'il n'en est pas le produit.

Partant d'une description brève du protestantisme, nous tâcherons d'analyser les implications philosophiques que peuvent avoir ses coutumes, ses positions, sa vision.

Rappel historique

La première chose à dire lorsqu'on en vient à parler de l'histoire du protestantisme, est que le protestantisme actuel n'est pas le protestantisme historique. Le protestantisme actuel dérive, au mieux, du protestantisme historique et c'est à ce titre qu'il est intéressant de se pencher sur les racines du mouvement. Ceci dit, le protestantisme historique n'est pas, lui non plus, sans histoire, et il est nécessaire avant même de parler des formes actuelles du protestantisme, d'effectuer le *status quaestionis* des précurseurs de son précurseur, le protestantisme historique. Notre propos sera donc d'esquisser un aperçu de l'histoire de quelques grandes idées philosophiques et religieuses ayant permis l'apparition du protestantisme historique, celui des Réformes, avant même de nous intéresser à ses héritiers actuels.

L'émergence du protestantisme

Comprendre les différences de sensibilité du monde protestant et sa singularité par rapport aux autres mouvements chrétiens peut sembler difficile de premier abord, et presque impossible sans un retour aux origines de cette dynamique chrétienne et à la *causa causae* du protestantisme en réexaminant la pensée de ceux qui ont permis en amont l'émergence de l'idée protestante.

Apparition du terme

Pas de protestantisme sans protestants. Le substantif désignant le courant dérive de celui désignant ses pratiquants, qui dérive lui-même de l'adjectif *protestant*. On remarquera la nature de cet adjectif, qui est en fait un participe présent renvoyant à l'action de protester, proclamer. Être protestant c'est donc, à l'initiale, plus que jouer d'une qualification définitive comme le juif, l'orthodoxe, le musulman ou le catholique, être dans l'action permanente de « protester ».

Historiquement et selon l'étymologie officielle, le terme « protestant » a une origine double.

C'est d'abord par les détracteurs de la Réforme que les princes ayant suivi Luther se virent affublés du quolibet de « princes-protestants ». Après la prescription par Charles Quint en 1529 à tous les princes l'ayant pourtant élu de se rallier de façon inconditionnelle à l'Église catholique romaine, les princes affirment leur refus et protestent devant Dieu, s'attirant ainsi les railleries de leurs adversaires. Ce n'est qu'ensuite, par un subtil changement d'acception, que les Réformés reprennent à leur compte ce terme originellement négatif et dirigé contre eux. De fait, le sens vieilli du terme *protester* est *proclamer, promettre avec force que quelque chose est vrai*.

Cette dualité sémantique du terme est à l'image, selon nous, de la vision actuelle des protestants : admettre sans l'accepter, constater sans le nier, et pour le corriger ce que le Monde oppose à ceux qui affirment leur foi en Dieu.

Précurseurs

La question des précurseurs est cruciale.

De fait, elle permet de prendre un recul philosophique sur la pensée protestante, sans avoir à la trahir, à

en faire la simple conséquence d'une nébuleuse d'idées lui préexistant.

Pourquoi est-il possible d'affirmer sans craindre de remettre en question le dogme, que son émergence a été permise par un climat intellectuel donné? Précisément parce que le protestantisme n'est autre que la revendication du vrai christianisme, et que c'est cette revendication qui est permise par (qui naît de) la configuration idéologique et philosophique d'une époque donnée, mais en aucun cas le christianisme lui-même.

On peut encore dire, de façon plus prosaïque, que le protestantisme est un réveil spirituel (et le fruit, entre autres causes, d'un certain climat intellectuel) mais pas la naissance de la spiritualité elle-même.

Nous ne parlerons pas ici des éléments précurseurs, mais uniquement des personnages célèbres et que l'on donne communément comme étant ceux qui ont préparé le climat de la Réforme. De même il ne s'agit pas de faire la liste des hérétiques de l'Église catholique, qui par leur révolte, auraient aidé à préparer la réforme en montrant qu'une autre voie possible.

Jésus

Il convient de rappeler, au-delà des convictions religieuses et des considérations historiographiques, que le grand précurseur du protestantisme demeure Jésus. On pourrait même dire que les Églises protestantes sont nées lorsque Jésus-Christ a commencé à professer ses enseignements. De fait, Jésus a, par sa vie, produit une très grande dissidence. Il est celui qui a protesté contre une loi spirituelle transformée en loi sociale, en religion « de mort » comme disent les protestants (par opposition à la foi vivante s'exprimant dans la relation personnelle avec le Seigneur). Il est également celui, qui a combattu le Mal par le Bien, en offrant sa vie pour sauver celle des